

# Les piliers funéraires de la Transylvanie du Sud\*

Cornelia GANGOLEA (Sibiu)

Des inquiétudes existentielles ont engendré la question: qu'y a-t-il au-delà du Grand Passage?

L'impossibilité d'y faire réponse a amené, au niveau de la pensée primitive, à la mise en place d'un autre univers, imaginaire, analogue de l'univers connu, l'«autre monde» et, implicitement, à la naissance du culte des ancêtres.

Les deux mondes étaient conçus de manière unitaire; entre l'existence et la post-existence, des correspondances étaient souvent établies.

L'inhumation des morts sous l'âtre, dans l'enceinte de l'habitation ou dans son immédiate proximité évitait l'éloignement de ceux-ci du milieu familial. Les inventaires découverts par les archéologues dans les tombeaux plaident en faveur de cette même idée.

Les disparus, soupçonnés de pouvoir provoquer des déséquilibres ou, au contraire, de pouvoir «équilibrer» la société qu'ils avaient quittée, étaient vénérés par l'apport d'offrandes sur les autels des tombeaux.

Les nouveaux gîtes des défunts étaient marqués soit, par des tumuli, soit - dans le cas des nécropoles planes - par des pierres ou par des piquets enfoncés dans la terre, qui deviennent sacrés à travers des pratiques magiques d'édification.

En dehors de la consécration, le pilier (succédané de l'archétypale «axis mundi») par sa verticalité, se pose en tant qu'intercesseur entre la glèbe-mère (conservatrice des germes d'une nouvelle vie) et le ciel (demeure de l'âme libérée du ballast du corps).

En tant que symbole funéraire devenu cultique, a souffert un transfert du plan des symboles mythiques-religieux ( lesquels en légitimaient la présence dans les cimetières d'urnes géto-daces ainsi dans le cas des tombes d'inhumation isolées daco-romaines), vers la sphère des symboles religieux chrétiens, après la pénétration du christianisme en Dacie (en symbiose avec un autre symbole funéraire - la croix de cimetière - qu'il contamine fonctionnellement).

Quoique modifiés du point de vue morpho-stylistique, les piliers funéraires veillent jusqu' à nos jours sur les tombes. La croix, située depuis deux millénaires au centre des symboles chrétiens, ne s'est substituée à eux massivement et définitivement que pendant les dernières décennies.

Soulignant la persistance, dans le temps, de ce symbole, est-il suffisant pour l'expliquer d'invoquer le conservatisme manifeste de la pratique des rites et rituels d'inhumation; ou bien devrait-on recourir à une analyse du polysémantisme de son

message (moral, religieux, symbolique, esthétique) encodé, dans les piliers funéraires?

La périssabilité du matériau - le bois - l'indigence des références écrites ou de nature iconographique rendent impossible la reconstitution de l'évolution de l'élément de culte visé et nous obligent - en vue d'éclaircissements - à parcourir le chemin en sens inverse, du connu vers l'inconnu.

Des arguments provenant de différentes sources confirment l'origine préchrétienne des piliers funéraires.

Les contraintes venant de la part de l'Eglise, qui condamnait toute coutume, censée être «païenne», a amené graduellement à l'effritement de la pratique de la coutume, voire à sa disparition. On est parvenu, dans les zones sud-transylvaines, à ne plus inhumer «avec pilier» que les hommes ou, d'une manière encore plus restrictive, que les jeunes gens non mariés, malgré que, durant des siècles, cet élément de culte ait été commun à tous les tombeaux. La croix qui s'y est substituée a reçu l'appellation de «pilier de femme» (Pays du Făgăraș). De l'autre côté de l'Olt, à Rucăr, (BV) «en Ardeal» (Transylvanie du Sud), le sommet d'une colline située au bout du village et sur laquelle s'élevait jadis une croix, garde encore le toponyme : «Au Pilier».

L'évolution des formes rend possible de retracer la métamorphose des piliers en croix de cimetière, même si le phénomène n'a pas été suffisamment rendu conscient, dans la succession des étapes de son devenir.

La tendance à l'inclusion des symboles païens dans la catégorie des symboles chrétiens est suggérée également par la fréquence élevée - dans le répertoire ornemental consacré pour cette catégorie de l'art populaire roumain - du «motif de la croix»; suggérée à peine ou, au contraire, instrument accentuée au niveau figuratif et / ou chromatique.\*\*

Loin d'être monotones (à cause de quelque organisation compositionnelle ressemblante ou identique - situation que l'on peut rencontrer à Pianu de Sus /AB, où l'uniformité morpho-stylistique des piliers pendant les dernières décennies est la conséquence directe de la capacité imaginative ne semblant pas accepter la variation de l'unique façonneur spécialisé, de la localité), ces «monuments funéraires» du monde du village archaïque ont accumulé une inimaginable variété de signes et de représentations de l'espace mental de leur créateur, plastiquement transposés dans le bois.

Du point de vue de l'ordre évolutif, on s'élève de la simplicité nue du bois vers un répertoire archétypal pour finir par en arriver à la forme abstraite-géométrique ou - plus rarement - à des représentations figuratives.

Pour insister encore sur le sujet des formes, force est de souligner ce qui, dans l'ensemble des formes rythmées (grâce à la reprise quasi-obsessionnelle des

fragments de ronds, des troncs de cône, des carrés ou des losanges, suite à la chute sous la hache de la matière ligneuse, laissant diminuer et augmenter, tour à tour, les arêtes des piliers à plusieurs reprises) suggère le besoin de communication avec le Haut. Quoique la sculpture des «modèles» commence par le haut, descendant, par degrés, vers le bout, qui sera enfoncé dans la terre, les piliers ne sont jamais envisagés, qu'en tant qu'aspiration vers la Divinité.

Et peut-être l'achèvement du symbole funéraire par un profil d'oiseau serait-il aussi une figuration de l'aspiration vers la Divinité.

Force est aussi, d'approcher le langage symbolique du si singulier «oiseau-âme», posé sur les piliers funéraires. Il y est inscrite la reconfirmation de l'acceptation de la dualité «corps-âme», de la croyance (échappatoire de la peur de la mort) dans la vie de l'au-delà assurée par l'immortalité de cette dernière.

Immatérielle et censée avoir accès aux sphères célestes (libérée de la prison du corps considéré impur après la disparition), l'âme devait s'incarner en quelque «chose» de capable de franchir aisément les espaces: en un oiseau exempt de la pesanteur terrestre (les transfigurations de l'âme en vapeur, papillon ou abeille sont elles aussi fréquentes dans la croyance populaire).

Une telle image de l'âme est quasi-universelle, dépassant les frontières conventionnelles: des modes de pensée ressemblants engendrent des pratiques similaires.

Pour retourner au Sud de la Transylvanie, nous y rencontrons la manifestation d'un phénomène significatif pour la pérennité de la tradition: la «migration» de l'oiseau-âme (en tant que présence concrète) des piliers funéraires vers d'autres symboles: les croix de cimetière ou les sapins funéraires.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, faisant référence à une localité rurale de la zone de Cugir-Orăștie (Vaidei, HD), une source écrite relate la pratique d'une coutume par la communauté: «...chez les jeunes morts, au cimetière, on met deux sapins hauts, ... les deux sapins sont fixés par une latte mise de travers et sur laquelle on met deux colombes en bois sculpté».<sup>1</sup>

Symbole axial, comme le pilier tombal d'ailleurs, le sapin cumule également celui de substitut du couple de jeune-homme trépassé vers le monde de l'au-delà avant mariage. Métaphoriquement, l'arbre est perçu comme une mariée et les deux oiseaux comme âmes des jeunes-gens unies (jusqu') au-delà, de la mort.

Le transfert de l'oiseau-âme des piliers funéraires vers les croix du vers les sapins funéraires n'aurait pas pu avoir lieu si les trois symboles funéraires n'avaient coexisté simultanément dans les cimetières des communautés en question.

Si, quant à cela, il n'y a pas de limites spatiales, un rétrécissement accentué devient évident quant à ce qu'on peut appeler la viabilité de la «coutume de l'inhumation avec pilier».

La théorie des aires marginaux se trouve encore une fois confirmée.

Au Sud de la Transylvanie, le Pourtour de Sibiu offrait, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'image d'une coutume pleine de vitalité (conservée aujourd'hui seulement à Rod). Les derniers témoignages dans ce sens, immortalisés en icônographie, sont enregistrés vers le milieu du même siècle (Orlat, Rășinari, SB). Ce ne sont que les symboles «païens» des éleveurs de moutons du Pourtour établis dans les villages de Dobroudja qui persiaient encore 30 ans plus tard entre le Danube et la mer (1980 à Topalu, CT).

La Vallée du Sebeș, des Sécaș, la Zone d'Orăștie-Cugir (avec des réverbérations jusque vers Streisângeorgiu, HD ou le Pays de Făgăraș n'ont pas cessé d'être gardiens des cimetières où piliers et croix coexistent. En échange, l'enterrement «avec pilier» n'est guère plus pratiqué que par quelques villages et hameaux tenant dans le périmètre Loman, Tonea, la Vallée de Cugir / AB (où la variété morpho-stylistique et cromatique des symboles funéraires est étonnante) et, aussi, en Pays de Făgăraș.

Le rituel de l'inhumation «avec pilier» met en avant le facteur-clef de toute interaction: l'homme. Dans le but de la compréhension et d'une mise en relation correcte des phénomènes la condition suffisante est celle d'intégration de l'individu dans une communauté; celle-ci appartient, à son tour, à un système culturel, vu que le mode de réflexion du monde environnant (se réduisant parfois à la communauté rurale) dans la conscience individuelle est puissamment influencé par la collectivité intégrante. C'est elle qui «institutionnalise» la tradition, tout en l'imposant. «Contraint» par la tradition, que d'ailleurs il accepte volontiers, l'individu émet des jugements de valeur au sujet de ce avec quoi il vient en contact: les piliers funéraires.

Partant d'appréciations simples («Le pilier est le pilier, tel nous l'a-t-on légué») et jusqu'aux opinions où l'on peut déchiffrer toute une philosophie de la vie, on peut reconstituer la physionomie du village (roumain, contemporain) où la dissolution d'une coutume est évidente.

L'appellation de «pilier» donnée à l'instrument cultique est unanimement acceptée. Le glissement vers la variante «croix» est conditionnée, comme nous venons de le souligner, par la contrainte des institutions religieuses, par contamination mentale des attributs «païen» et «chrétien», ce qui a conduit à un transfert de la dénomination. «Au cimetière, nous n'avons que des croix, ce sont elles conformes à la tradition» déclarait un paysan parlant des piliers du cimetière du village.

Mais la reconnaissance d'une réalité (l'existence des piliers funéraires), n'exclut nullement un positionnement de ceux défavorable de ceux-ci, ce qui pourrait finir par mener à la négation de cette réalité. «Les piliers ne sont pas nôtres, ils sont de l'Hongrois. À nous, c'est la croix».

La tendance à substituer les croix de cimetière aux piliers gagne du terrain non seulement pour des raisons religieuses-chrétiennes mais surtout pour des considérations «esthétiques»: «À présent on y met des croix en ciment, en tôle peinte, comme à la ville, on n'y met plus de piliers, ce n'est plus de mode». C'est toujours à cause de considérations esthétiques que les ornements et le chromatisme des piliers peut virer vers le kitsch.

Se rapportant à «l'oiseau-âme», la majorité des interlocuteurs font état de l'idée de l'incarnation de l'âme du disparu en oiseau. («L'âme de l'homme se fait oiseau, coucou, et vole vers Dieu, seul le corps demeure au cimetière»). L'idée de la dévotion de l'âme à Dieu est ancienne. Sur une stèle funéraire découverte à Tomis (IV<sup>e</sup> siècle après J.C.), à côté d'expressions funéraires païennes, on rencontre également l'expression chrétienne «spiritum Deo reddere» (il m'a été échu d'offrir mon âme à Dieu).

Peut-être le plus profond des sens inscrits sur les piliers funéraires aux «oiseaux-âmes» reste-t-il celui de l'espérance en l'immortalité par l'accession à la Divinité. Serait-ce aussi l'explication de leur durée ?

Comelia Gangolea  
Muzeul Civilizației Populare Tradițională "Astra"  
Piața Mică 11,  
2400 Sibiu, România

## NOTES

\* Nos recherches ont été effectuées dans la zone entre ans 1989 et 1995 et ont visé les localités: Beriu, Romos, Streisângeorgiu, Vaidei (HD), Galeș, Nucet, Poplaca, Rășinari, Rod, Săliște, Topârcea (SB), Loman, Pianu de Sus, Răchita (AB), Mândra, Olteț, Șercaia, Toderița (BV).

\*\* C'est dans ce sens qu'on peut remarquer les piliers funéraires du Pays de Făgăraș ou de la Vallée de Grădiște-Beriu (HD).

1. Les Archives du Musée «ASTRA», Sibiu. Fonds «Graphique ancienne», No. d'inventaire 1216.

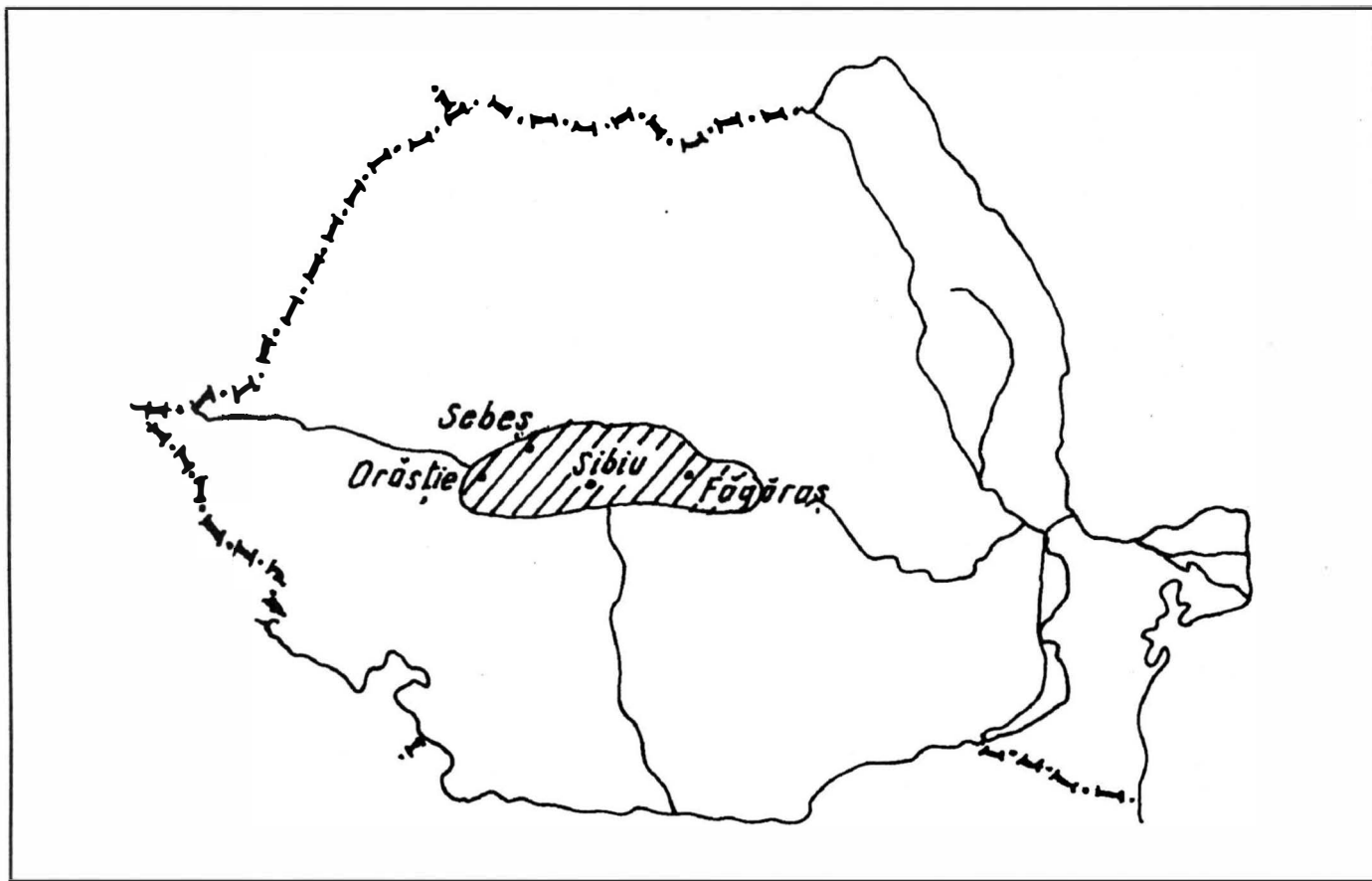


Fig. 1. Carte de la Roumanie. Zone de manifestation du phénomène.

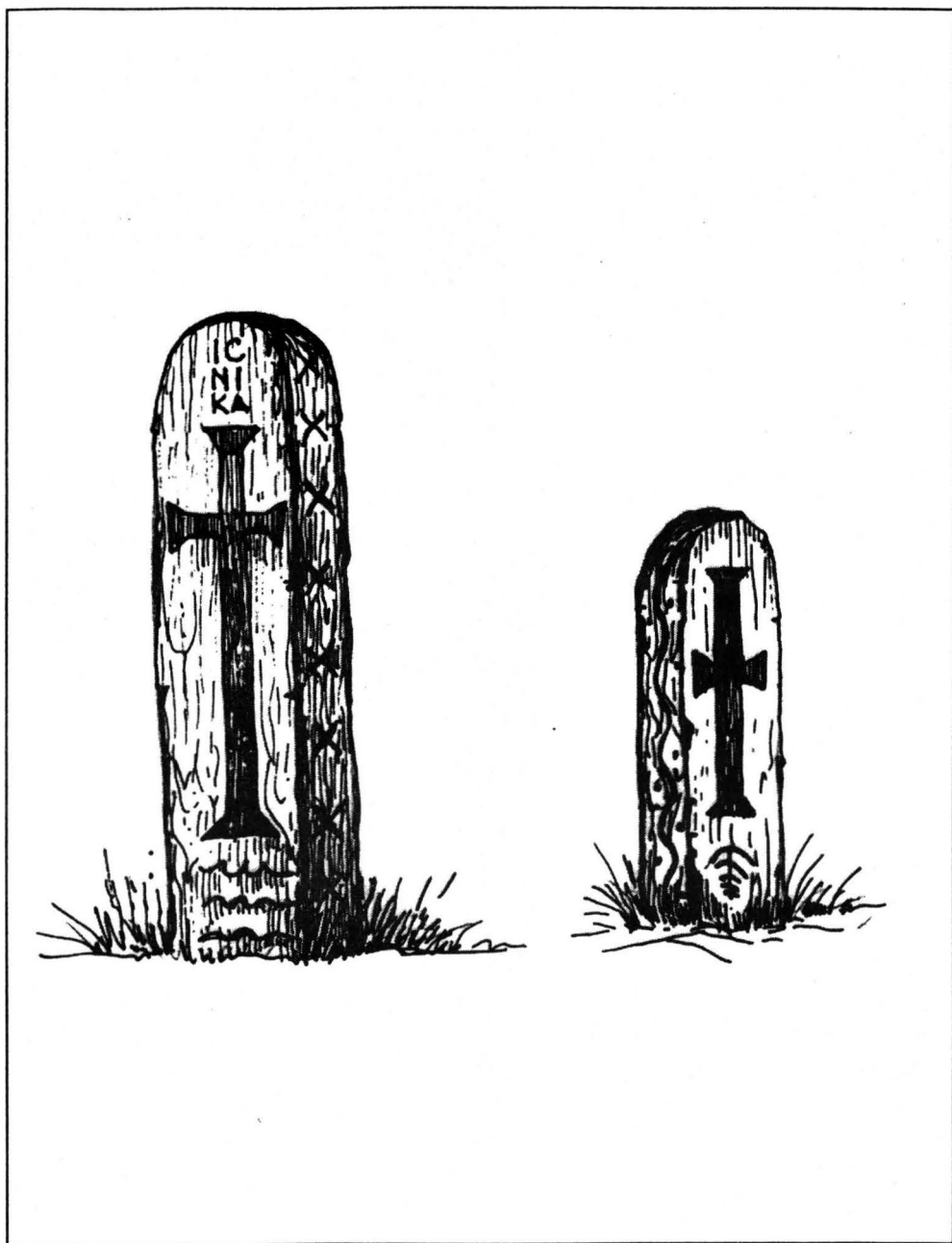


Fig. 2. Piliers funéraires. Beriu, HD.

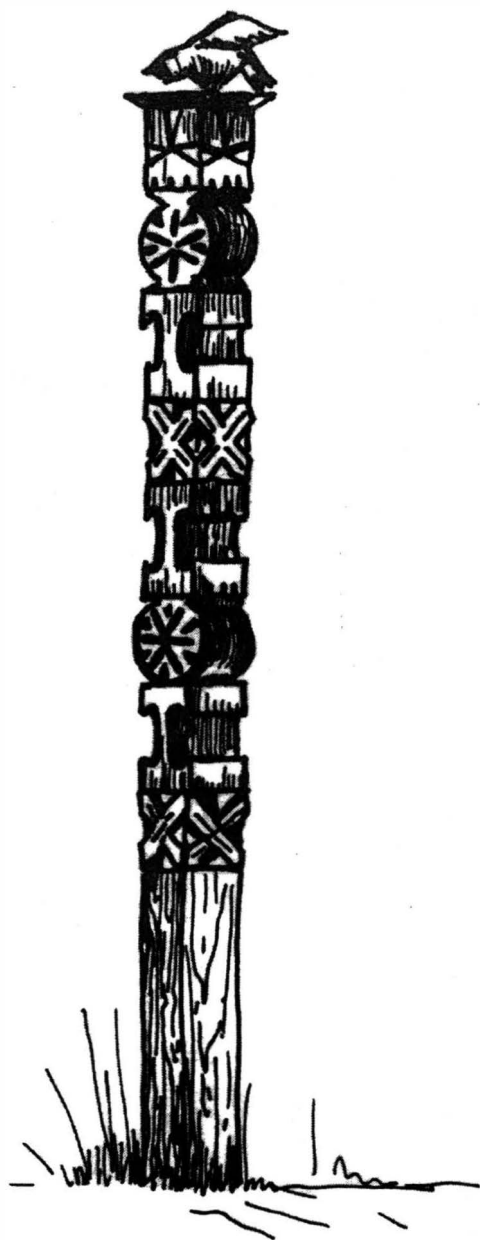


Fig. 3. Pilier funéraire. Loman, AB.



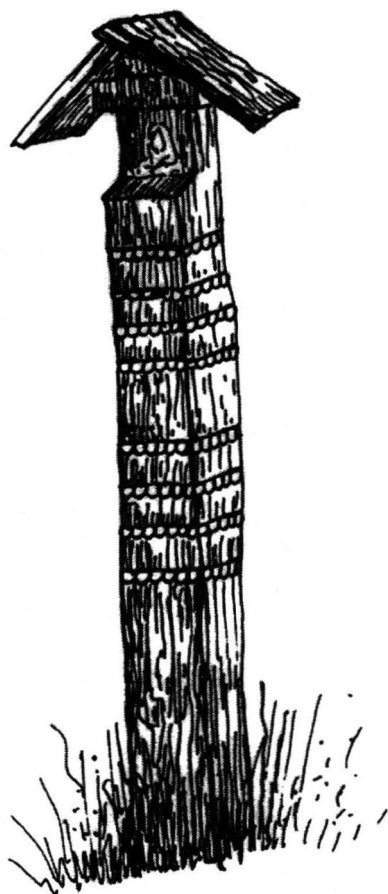
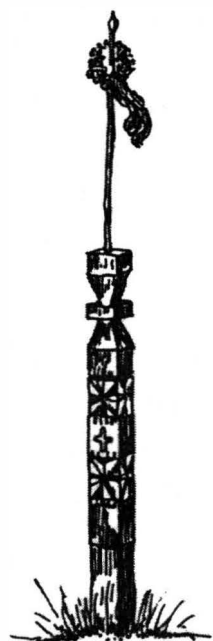


Fig. 4. Piliers funéraires. Pourtour de Sibiu.



Fig. 5. Piliers funéraires. Pays du Făgăraș.